

Vive le marxisme-léninisme-maoïsme! Guerre populaire jusqu'au communisme!

Union Communiste de France
Marxiste-Léniniste

La situation actuelle
sur le front de la philosophie

1977

Contre Deleuze et Guattari

I. Le flux et le parti (dans les marges de l'anti-œdipe)

On serait tenté d'applaudir des deux mains. Oui, oui ! Lisez : « Il s'agit de savoir comment se réalise un potentiel révolutionnaire, dans son rapport même avec les masses exploitées ou les "maillons les plus faibles" d'un système donné. Celles-ci ou ceux-ci agissent-ils à leur place, dans l'ordre des causes et des buts qui promeuvent un nouveau socius, ou au contraire sont-ils le lieu et l'agent d'une irruption soudaine inattendue ? »

Deleuze et Guattari seraient-ils dialecticiens ? La dialectique révolutionnaire, comme théorie des discontinuités et des scissions, comme logique des catastrophes, c'est bien cela : l'ordre des causes n'assigne nul lieu où puisse s'entraver la rupture. Nulle cumulation quantitative n'enferme sa qualité neuve, ni ne compte sa limite au nombre de ses termes, bien qu'elle produise, et nécessairement, la qualité comme la limite.

La crise révolutionnaire, c'est l'irruption, en effet, des larges masses dans l'histoire. La révolution c'est « un tournant brusque dans la vie d'énormes masses populaires » [Lénine, Œuvres complètes, t. II, p. 237]. Deleuze-Guattari sont ici en écho, avec ce rien de pédantisme et de vaine latinité qui colle à leurs semelles de nomades aux pesants bagages (« promouvoir un nouveau socius », ce n'est pas joli, joli).

N'importe quel marxiste-léniniste-maoïste apprend sur les bancs de l'école (l'écale de cadres, ça va de soi !) que les prolétaires parisiens, les gens des soviets, les paysans du Hounan et les jeunes ouvriers de Sud-Aviation en mai 68 se sont, un jour, révoltés ; et il sait mieux que personne que quiconque prétend avoir lu dans son horoscope mental la bienheureuse nouvelle en son exact déroulement à venir ne veut, par ce mensonge, que justifier après coup sa déconfiture personnelle au moment même.

Le marxiste-léniniste fonde précisément sa particulière énergie et son invariable persistance sur deux faits :

- « Là où il y a oppression, il y a révolte. » Mais c'est la révolte qui prononce à son heure ce qu'il en est de l'oppression, non l'inverse.

- « On a raison de se révolter contre les réactionnaires. » La révolte prolétaire et populaire est la raison de l'oppression bourgeoise, c'est elle qui rend raison, et elle est notre raison.

La vraie révolte de classe surprend par essence. C'est la guerre par surprise, la brutalité générique de la scission. Comment la règle instituée de l'ancien, y compris l'ancien révolutionnaire, pourrait-elle s'accommoder d'une déduction de ce qui tend à la rompre ? En a-t-on vu des gens s'extasier de ce que « personne n'avait prévu Mai 68 » ! Je soupçonne même que l'envol de l'anti-

OEdipe, et de toutes les affabulations sur les purs mystères du Désir, se prend de cette question. Or c'est une question à proprement parler stupide. Imagine-t-on un Mai 68 « prévu » ? Et par qui ?

Qui ne voit que l'imprévisibilité est partie constitutive, essentielle, de la force historique de Mai 68 ?

Baptiser « irruption du désir » cette imprévisibilité vaut à peu près la vertu dormitive de l'opium.

Cependant ce baptême n'est pas innocent. Il machine l'entrée en scène de l'irrationnel. Imprévisible, désirant, irrationnel : va où ta dérive t'emmène, mon fils, et tu feras la Révolution. Il y a beau temps que les marxistes-léninistes ont cessé d'identifier rationnel et analytiquement prévisible. La dialectique, le primat de la pratique, c'est d'abord l'affirmation de l'objectivité historique des ruptures. Les masses font l'Histoire, pas les Concepts.

Nul ne sait jamais comment, dans tel atelier, une grève révolutionnaire (anti-syndicaliste) a précisément commencé. Pourquoi mardi et pas jeudi ? Le geste des masses clôt une période et en ouvre une autre. Ce qui se divisait a renversé ses termes, le point de vue de classe prolétarien prend le dessus. Une rationalité dialectique locale s'ouvre un espace pratique nouveau.

La révolte concentre un temps rationnel et déploie la scission d'un autre. Le procès d'organisation révolutionnaire est lui-même remanié, refondu, pénétré et scindé par le primat de la pratique : « Le groupe dirigeant ne doit ni ne peut rester immuable au début, au milieu ou à la fin d'une grande lutte » (Mao).

Ce qui est la base matérielle objective de tout (la pratique révolutionnaire de classe) n'est jamais intégralement épuisé dans ce à quoi il donne lieu. L'histoire révolutionnaire répudie la circularité hégélienne, impose la périodisation, l'ininterrompu par

étapes : la rationalité d'une séquence ne peut absorber la rupture pratique d'où elle se déploie comme séquence. La rupture peut être pensée dans sa généralité dialectique.

Historiquement, elle n'est que pratiquée. Le concept, la stratégie et la tactique, l'organisation, ont une solidité séquentielle ; mais en arrière d'eux il y a ce qui fonde la séquence comme nouveauté de l'histoire et que le concept intraséquentiel laisse nécessairement en dehors de soi comme son reste. Les masses font l'histoire, la pratique est première par rapport à la théorie.

Donc il y a quelque part un reste de pratique « pure », le rompu historique en tant que tel, que le matérialisme historique et la théorie ne pourront plus jamais intégralement déduire ni organiser, car leurs déductions et leurs principes d'organisation le présupposent comme fait.

Ce reste cependant n'est pas la cause, ni l'essence cachée. Il n'est nullement inconnaissable : il est une source historique infinie, au moins dans toute la période historique régie par la même contradiction principale (bourgeoisie/ prolétariat). Le « reste », c'est ce qui, dans la scansion périodisante (Commune, Octobre, Révolution culturelle ...), déploie une telle force de rupture qu'il faut le long travail des ruptures à venir pour que se clarifie, dans une approximation sans fin elle-même constamment scindée (lutte entre les deux voies), l'apport historique des masses, sur quoi s'étaient, et se portent en avant, la théorie et l'organisation. Qui ne voit ainsi que la pratique, par les ouvriers de Changai en 1967, du mot d'ordre de « Commune ouvrière », fait retour vers l'inépuisabilité pratique, historique, de la Commune de Paris ? Et, en même temps, l'élaboration positive de ce mot d'ordre, dans la forme nouvelle du comité révolutionnaire de triple union, porte en avant ce retour.

De Paris 1871 à Changai 1967, la révolte est le fond, la grande production de classe. De l'idée juste démembrée à la rupture continentale, tout est là. Le fond du heurt de classe, en tant que

révolte, est sans feu ni lieu.

La chance active du révolutionnaire marxiste-léniniste n'a jamais été de prévoir et d'assigner la révolte, mais au contraire l'irréparable soudaineté de son orage. Les armes que le marxiste-léniniste a rassemblées pour le peuple - d'organisation, de doctrine, de prévision, de patience, de compacité prolétaire -, on le jugera à la capacité qu'il a de se les faire sans crier gare arracher des mains par ceux, soudain levés, à qui ils les destinait en effet, mais très généralement pour plus tard. La révolte surprend aussi le marxiste-léniniste et son organisation.

Elle doit le surprendre, d'une surprise elle-même de type nouveau. Car le marxiste-léniniste doit précisément se tenir là où il recevra de plein fouet la surprise. Le révolutionnaire, qui professionnellement se prépare pour la levée en masse, pour l'irruption révoltée, n'est forcément jamais assez prêt. Il est même le seul pour qui possède un sens rigoureux le « n'être pas prêt » historique, puisque ce qui advient est seulement pour lui, professionnel du combat de classe, ce à quoi incessamment il se prépare. Mais il n'est pas prêt : s'il l'était, le potentiel révolutionnaire prolétarien, qui est le seul fonds de cette préparation, comment aurait-il pu le laisser en réserve ?

Le marxiste-léniniste qui analyse, prévoit, dirige, qui seul connaît à chaque instant le potentiel révolutionnaire, est par excellence celui qui pose la question du temps de la révolte. Toute la question, pour l'organisation marxiste-léniniste, est de ne pas changer le « c'était pour plus tard » de sa prévision, réserve approximative de sérénité tactique, en le « c'est trop tôt » répressif du droitier. Là se joue en une seule fois son identité.

Marx devant la Commune : le soulèvement des prolétaires parisiens est voué à l'échec, mais je suis inconditionnellement à ses côtés ; son mouvement réel instruit et remanie de fond en comble la théorie de ma prévision (juste) : l'échec historique, en tant que levée

prolétaire, travaille et déplace ma prévision.

Il la critique, bien qu'elle soit juste, parce qu'elle est juste. Mao et la révolte paysanne de 25-27 : la révolte paysanne, c'est très bien, c'est fondamental. Notre application tactique, insurrectionnelle-urbaine, du primat de la classe ouvrière doit voler en éclats. Les paysans révoltés nous enseignent ceci que ce n'est pas l'exigence agraire qui est prématurée, mais le soulèvement prolétarien. La rupture violente des masses porte cette rationalité à venir : l'encerclement des villes par les campagnes.

Le dirigeant marxiste-léniniste est celui qui se rompt et se scinde lui-même, entre la forme objective de la préparation révolutionnaire rationnelle et la raison inconditionnelle et inconditionnellement immédiate de la révolte révolutionnaire des masses, ce que Lénine désigne comme moment actuel. Que ma préparation éclairée se rompe et s'avère au feu de l'irréfutable impréparation historique : telle est l'essence de la direction marxiste-léniniste, de la direction du parti. Il n'est de direction que du nouveau.

L'ancien se gère, s'administre, il ne se dirige pas. La direction révolutionnaire scrute l'état conflictuel des choses, la lutte des classes, les indices cumulés du processus révolutionnaire prolétarien en cours. Elle systématise à partir de là une prévision dirigeante, stratégique et tactique. Nous dirons par exemple : la révolte des O.S., depuis 70, met en oeuvre un programme de classe dispersé contre la hiérarchie capitaliste. En condensant le plus tôt possible ce programme, en formulant les mots d'ordre combattants de sa force de classe originaire, nous nous portons certes en avant, mais cet en-avant n'est que le point où recevoir exactement, et cumuler, la vague d'assaut nouvelle.

A s'y cramponner, on resterait pour toujours en arrière : à Renault 73, quand c'est de Renault 75 qu'il s'agit. Et pareillement pour la prévision analytique : il y a aujourd'hui crise du capitalisme, il y aura révolte anticapitaliste. C'est du marxisme.

Donc s'y préparer : propagande, écoles ouvrières, comités populaires d'action directe anticapitaliste. Mais où et sur quoi les masses feront-elles porter leur verdict violent ? Il faut serrer cela du plus près possible, énumérer dans le travail de masse les hypothèses pratiques à demi vivantes. Alors seulement la percée inattendue, armée de ce travail antérieur sur elle-même, charriant la charpente d'une organisation esquissée, portant avec elle sa virtualité dirigeante, drainant et remaniant la stratégie des marxistes-léninistes, ira au plus loin dans le déchirement de la trame oppressive.

Une ligne juste est le chemin ouvert à la puissance de frappe maximale de l'irruption prolétaire. Le parti, c'est l'instrument de connaissance et de guerre pour que soit toujours plus large l'espace de manoeuvre et d'irruption.

Une ligne juste, une organisation d'avant-garde, une discipline de fer, une liaison organique aux masses populaires, un constant exercice, repris et démembré et refait jusque dans le détail infime, de l'analyse marxiste-léniniste, portée jusqu'à l'ombre de la trace du nouveau ; l'écorce de la lutte des classes pressée jusqu'à son imperceptible acide ; toute chose interpellée par directives : il faut tout cela, qui est le parti, pour que la révolte révolutionnaire livre entièrement, hors des mailles, sa frappe de classe dans l'unicité historique du nouveau.

Il faut que l'activité dirigeante du parti soit inlassable, parfaite, épuisante, pour qu'il soit exigé de lui, par l'inattendu de la révolte et l'unicité du temps révolutionnaire, d'être encore scindé au-delà de tout ce qu'il pouvait prévoir, et avait effectivement prévu, et contraint implacablement à une nouveauté de classe qui le jette en avant.

Alors la pensée prolétaire à nouveau s'y filtre et s'y rassemble, établit par lui son royaume, avant de le détruire encore : « sans destruction, pas de construction » (Mao). Ajoutons-y : sans construction, pas de destruction ; de le détruire par où il ne peut plus

rien déduire ni gérer.

Le marxisme-léninisme et l'idée du parti de classe vont plus loin que le moralisme anti-dialectique des théoriciens du désir. Moralisme, oui, et des plus plats.

Voyez la tablature à deux colonnes sur quoi ces subversifs cliquetants veulent nous faire conclure : « Les deux pôles se définissent l'un par l'asservissement de la production et des machines désirantes aux ensembles grégaires qu'elles constituent à grande échelle sous telle forme de puissance ou de souveraineté sélective, l'autre par la subordination inverse et le renversement de puissance ; l'un par ces ensembles molaires et structurés, qui écrasent les singularités, les sélectionnent, et régularisent celles qu'ils retiennent dans des codes ou des axiomatiques, l'autre par les multiplicités moléculaires des singularités qui traitent au contraire les grands ensembles comme autant de matériaux propres à leur élaboration ; l'un par les lignes d'intégration et de territorialisation qui arrêtent les flux, font garrot sur eux, les rebroussement ou les recourent suivant les limites intérieures du système, de telle manière qu'ils produisent les images qui viennent remplir le champ d'immanence propre à ce système ou à cet ensemble ; l'autre par des lignes de fuite que suivent les flux décodés et déterritorialisés, inventant leurs propres coupures ou schizes non figuratives qui produisent de nouveaux flux, franchissant toujours le mur codé ou la limite territoriale qui les séparent de la production désirante ; et, résumant toutes les déterminations précédentes, l'un par les groupes assujettis, l'autre par les groupes-sujets» [Anti-Œdipe, p. 439-440].

Et ça se dirait « par-delà le Bien et le Mal », peut-être ? Tout ce tintamarre culturel, et ce gonflement du biceps subversif, pour nous glisser à la fin que la Liberté c'est le Bien et la Nécessité le Mal ?

La Liberté, au fait, quelle Liberté ? « Groupe-sujet », la Liberté comme Sujet. Deleuze et Guattari ne s'en cachent guère : retour à

Kant, voilà ce qu'ils ont trouvé pour conjurer le fantôme hégélien.

Je me suis longtemps demandé ce que c'était que leur « désir », coincé que j'étais entre la connotation sexuelle et toute la ferblanterie machinique, industrielle, dont ils le revêtent pour faire matérialiste. Eh bien, c'est la Liberté de la critique kantienne ni plus ni moins. C'est l'inconditionné : impulsion subjective évadée invisiblement de tout l'ordre sensible des buts, de tout le tissu rationnel des causes. C'est l'énergie pure, déliée, générique, l'énergie en tant que telle. Ce qui est à soi-même sa loi, ou son absence de loi.

La vieille liberté d'autonomie, repeinte hâtivement aux couleurs de ce qu'exigeait légitimement la jeunesse en révolte : quelques crachats sur la famille bourgeoise.

La règle du Bien chez Deleuze, c'est l'impératif catégorique remis sur ses pieds par substitution amusante du particulier à l'universel : agis toujours en sorte que la maxime de ton action soit rigoureusement particulière. Deleuze voudrait bien être à Kant ce que Marx est à Hegel, Deleuze est le retourneur de Kant : un impératif catégorique, mais désirant ; l'inconditionné, mais matérialiste ; l'autonomie du sujet, mais en tant que flux qui file.

Hélas ! Retournez Kant, et vous trouvez Hume, c'est-à-dire la même chose - et les premières amours universitaires de Deleuze.

L'idéalisme critique n'a ni envers ni endroit, c'est même sa définition. C'est le ruban de Möbius de la philosophie. Sur le toboggan du Désir, on file la tête en bas, la tête en haut, sans plus savoir qui est qui, de l'objet ou du sujet. Au bout du compte, que ceci soit le Bien et cela le Mal n'est qu'affaire d'humeur réversible, et sans grande conséquence : agis toujours en sorte que la maxime de ton action n'intéresse rigoureusement personne.

Le marxisme-léninisme pense des « schizes » autrement fortes, et qui arrivent autrement à la matière de l'histoire. L'unité des contraires, c'est-à-dire l'impossibilité de saisir l'Un autrement que comme le mouvement de sa propre scission ; la lutte pied à pied contre toute figure de réconciliation (deux fusionnent en un : essence du révisionnisme en philosophie) ; le rejet de toute disposition binaire arrêtée, comme est celle du moralisme désirant, ce structuralisme honteux.

Oui, c'est bien autre chose que le catéchisme du Système et du Flux, du Rationnel et de l'Irrationnel, du Despote et du Nomade, du Paranoïaque et du Schizo, le tout à l'enseigne incolore d'une liberté qui coule invisiblement sa stérile réversion.

C'est tellement autre chose qu'un objet historique majeur comme le parti de classe échappe radicalement à la prise « schizo », précisément parce qu'il concentre à l'extrême les divisions dialectiques. Les « schizos » s'imaginent en avoir fait le tour avec le concept de représentation. Le parti « représente » la classe ouvrière, c'est le Théâtre, l'image, l'assujettissement territorial. Et ça finit forcément par le Grand Despote.

Parti bourgeois, en effet, parti révisé, c'est-à-dire un versant, isolément indéchiffrable, du parti comme un en deux. Ce théâtre, c'est la menace intérieure nécessaire, car le parti est lui-même scindé. S'il ne l'est pas, il est cadavre : « S'il n'y avait pas dans le parti de contradictions et de luttes idéologiques pour les résoudre, la vie du parti prendrait fin. » (Mao.)

Le parti, c'est, plus que tout autre objet historique, un en deux : unité du projet politique du prolétariat, de son projet étatique, dictatorial. Et, en ce sens, oui : appareil, hiérarchie, discipline, abnégation. Et tant mieux. Mais aussitôt l'inverse historique : l'aspiration essentielle des masses, dont le parti est l'organe, le bras d'acier, au non-Etat, au communisme. Et cela donne tout le contenu stratégique du parti comme direction.

Le parti dirige le dépérissement de ce qu'il doit diriger (l'Etat, la séparation du politique). Le parti n'a de réalité prolétarienne que dans l'histoire tumultueuse de sa propre résiliation. « Mêlez-vous des affaires de l'Etat », dit Mao aux larges masses. Et c'est parole du parti, en tant que parti communiste, précisément. L'Etat, c'est l'affaire sérieuse, l'affaire centrale. Le gauchiste petit-bourgeois se vautre dans le mouvement de masse, il y parade avec délices. Mais qu'il soit question du pouvoir, de l'Etat, qu'il soit question de dictature, car tout pouvoir étatique est dictatorial, le voilà tout furieux, et réclamant à grands cris le Droit du Désir.

Le voilà même, comme le prouve le ralliement électoral honteux, soulagé, de tant de « gauchistes » à la clique Mitterrand-Marchais, qui révèle leur goût profond pour le parlementarisme bourgeois, cette dictature qui écrase le peuple, mais laisse somme toute les intellectuels bavarder à leur guise. Au fond, la rêverie politique « gauchiste », c'est le mouvement de masse continué linéairement jusqu'à la constatation bienfaisante que l'Etat s'est doucement effacé. Et, comme l'invariable nature de la pensée des classes oscillantes est la confusion, on ne s'étonnera pas que cela dise le vrai avec le faux.

Le faux, principalement : l'Etat est la seule question politique. La révolution, c'est un rapport radicalement neuf des masses à l'Etat. L'Etat, c'est l'édification. Une rupture qui n'édifie pas, c'est la définition concrète de l'échec, et dans la forme, le plus souvent, du massacre : Commune de Paris, commune de Canton, anarchie catalane...

Le vrai, cependant : il est vrai que le mouvement de masse entre en dialectique nécessaire avec l'Etat. Entre eux, nulle continuité, mais l'unité des contraires. Si l'Etat est prolétarien, la contradiction peut être de type non antagoniste. S'il est un Etat d'exploiteurs, elle est antagoniste en son fond. Mais, dans un cas comme dans l'autre, il y a contradiction, et sévère, en ceci que

les masses n'ont d'autre manière de se mêler sérieusement des affaires de l'Etat que de le pousser, brutalement ou organiquement, dans le sens de sa dilution ; que de pousser à la disparition pure et simple des grandes dichotomies étatiques : ville et campagne, agriculture et industrie, travail manuel et travail intellectuel, militaires et civils, nation x et nation y.

Les masses s'emparent toujours de l'Etat dans la visée communiste de son dépérissement. S'il en va autrement, soyons sûrs que c'est l'Etat qui s'empare des masses : Etat bourgeois, parti gangrené par la bourgeoisie.

En fait, toute vaste révolte des masses ouvrières et populaires les dresse contre l'Etat, invariablement. Toute révolte prend position contre un pouvoir, et au nom d'un autre réfléchi comme pas en avant vers la dilution étatique.

Toute révolte de grande ampleur, à travers les contenus spécifiques qui sont les siens (école, campagne, hiérarchie d'usine, etc.), est une proposition anti-étatique.

Et c'est cela qui met le parti au supplice, en même temps que la proposition anti-étatique des masses n'a d'autre chance, n'a d'autre issue, que de voir réussir la sommation qu'elle adresse au parti, ou à ce qui en tient lieu.

C'est là que le parti (qui nourrit, en tant qu'appareil, en tant qu'objet historique réel, sa propre prévision permanente sur le pouvoir, sur l'Etat), sommé de basculer dans la cécité transitoire d'une autre pensée politique, celle qu'exige la sommation anti-étatique des masses, doit franchir sa propre peur.

C'est là qu'il aura toujours le goût de dire : « C'est trop tôt. » Alors qu'il n'est que temps de basculer dans ce qui déjà s'est ouvert comme autre séquence de la pensée politique.

Voyez « La crise est mûre » [Œuvres Complètes, t.II, p. 452], ce texte littéralement inspiré de Lénine : la giration du « c'est trop tôt » au « c'est presque trop tard » soude en un bloc ces pages où Lénine met dans la balance sa démission du Comité central.

S'y trouvent brutalement accolées :

1) La contrainte imprévisible exercée par le soulèvement populaire, dans son accélération quasi quotidienne.

2) La prévision rationnelle du parti, elle-même aussitôt scindée en :
- l'attentisme de la majorité du Comité central (c'est trop tôt) ;
- l'anticipation léniniste (seule l'insurrection immédiate égalise la prévision du parti à la pratique foudroyante des masses ; les masses en révolte ont rompu avec l'Etat : elles nous somment de diriger et pratiquer notre propre forme de rupture – l'ordre d'insurrection - ou de n'être plus rien. Si nous refusons l'insurrection, du jour au lendemain, nous, le grand parti bolchevique nous devenons un ramassis de canailles).

Lénine dit : il y a soulèvement paysan. « C'est incroyable, mais c'est un fait. » Cet « incroyable » objectif ne nous étonne pas, nous, bolcheviks, qui analysons la lutte de classe.

Le gouvernement de Kérénsky protège les capitalistes et les propriétaires fonciers, il opprime les masses paysannes qui espéraient leur libération.

Mais la seule question révolutionnaire c'est : notre prévision théorique large (notre absence d'étonnement) va-t-elle se laisser transformer, se laisser révolutionnariser, par la réalité proprement incroyable du soulèvement paysan ? Comment le parti va-t-il porter en avant sa prévision juste, sous la contrainte historique imprévisible de l'irruption des forces populaires ?

Comment va-t-il formuler en direction des larges masses cela même

qu'il en reçoit de plein fouet, et qui est la réalisation divisée, rompue, immédiate, de ce qui se donnait dans le calme organisé de la connaissance marxiste ?

A cette question, Lénine répond : insurrection immédiate, dont le signal, le temps, l'urgence, sont en vérité intégralement fixés par le mouvement de masse, l'histoire concrète.

Cependant que, à ne pas briser leur système nécessaire de causes, de buts et d'échéances, les majoritaires du Comité central persévèrent dans un « c'est trop tôt » perpétuel, mettant ainsi la prévision marxiste à l'abri des tempêtes. Et Lénine, intuitivement au plus profond de la levée populaire, transporté de fureur, transperce littéralement le parti, le crible de tout ce que l'histoire exige : «[...] il existe chez nous, au Comité central et dans les milieux dirigeants du parti, un courant ou une opinion en faveur de l'attente du Congrès des soviets et hostile à la prise immédiate du pouvoir, hostile à l'insurrection immédiate. Il faut vaincre ce courant ou cette opinion. Autrement, les bolcheviks se déshonoreraient à tout jamais et seraient réduits à zéro en tant que parti.

Car laisser échapper l'occasion présente et « attendre » le Congrès des soviets serait une idiotie complète ou une trahison complète. »

Toute la force, contre la « trahison complète » et la réduction à zéro, tient en ceci que le parti est ce à quoi s'adressent les sommations de l'histoire, ce qui doit se tenir dans l'exacerbation du mouvement, ce qui est questionné par la révolte en termes de direction : vous qui avez tout prévu, et donc serré de plus près l'irruption, à quoi nous sert aujourd'hui votre proximité ? Allez-vous vous y tenir, ou laisser filer loin devant ce dont vous vous êtes déclarés comptables ?

Lénine, ici, c'est la question jetée du dedans par la pratique révolutionnaire des masses (imprévision, rupture) à la vocation dirigeante du parti (prévision, projet). C'est le parti comme un en

deux, la classe ouvrière elle-même comme un en deux : son appareil d'un côté, sa visée non étatique de l'Etat de l'autre. De l'un à l'autre, le vertige, dans le mouvement de l'histoire, c'est la scission entre une rationalité tactique installée et une rupture qui exige plus que la rationalité politique, qui exige un engouffrement dans ce qu'ouvrent les masses. L'insurrection, dira Lénine, est un art. Pas une science, un art.

Le parti dirige toujours la transition prolétarienne. Il est la dialectique. Son effet propre, c'est la scission créatrice des masses et de l'Etat comme processus dirigé, comme dictature du prolétariat.

Le parti, c'est un être des lisières. Il se tient dans l'écartèlement du prévisible théorique et de l'imprévisible pratique, du projet et de la révolte de l'Etat et du non-Etat.

« Fusion du marxisme-léninisme et du mouvement ouvrier », disent les classiques. « Fusion » est une métaphore, qu'il faut à son tour diviser. Le parti est le procès de division dialectique du marxisme-léninisme et du mouvement prolétarien. Il est leur rencontre écartelée, constamment à refaire.

Entre le marxisme-léninisme et le mouvement prolétarien, pas de coïncidence (ni spontanéisme ni théoricisme), pas de simultanéité : la théorie est en avance, mais le mouvement de la révolte révolutionnaire est en avance sur cette avance. Marx dit bien « dictature du prolétariat » avant la Commune de Paris.

Mais la Commune, qui réalise le mot d'ordre, n'en est pas moins une avancée décisive sur la question de cette dictature. Entre le marxisme-léninisme et le mouvement ouvrier, il y a unité, oui, mais des contraires. Le parti marxiste-léniniste est l'existence de cette contrariété. Le parti, c'est le point aveugle d'où le prolétariat saisit sa propre pratique de classe, la trie, l'épure, la concentre, et prépare une autre étape de sa guerre,

autre étape cependant réalisée par les masses, non par le parti, en sorte que ce que le parti appréhende est toujours à la fois devant lui (projet) et derrière lui (révolte), mais jamais exactement à sa hauteur. Le parti, c'est l'organisation constamment déplaçable du présent prolétarien, en tant qu'unité scindée de la prévision et du bilan.

C'est ce que veut dire Mao : « Les masses populaires sont les véritables héros, alors que nous sommes souvent d'une naïveté ridicule. » La maîtrise marxiste-léniniste est l'essence de la direction communiste. Elle est le sérieux de la science. Mais aussi bien la naïveté ridicule, si elle croit pouvoir faire l'histoire par délégation, par représentation, si elle croit pouvoir se soustraire à la sagesse héroïque des masses, donnée sans appel dans leur irruption pratique.

Et Staline : il souligne que le parti est certes direction, mais en même temps partie de la classe ouvrière, détachement. Détachement, c'est tout autre chose que représentation, c'est le contraire : le parti prolétaire est le contraire d'une image. Il est ce qui coupe, ce qui détache. Il est un corps de classe à sa césure : une lisière. Il y a une essentielle instabilité historique du parti.

Et c'est pourquoi il est constamment menacé du dedans par les forces bourgeoises de la restauration, qui prennent appui sur le séparé du parti. Le parti, qui concentre la force dirigeante du prolétariat, est aussi sa faiblesse latente, la menace la plus grave. Réprimer la révolte au nom de la prévision ; écraser le nouveau au nom de la légitimité ; sortir du présent vivant, céder à l'ombre, abandonner la lisière mobile ; dresser l'Etat contre le communisme agissant des masses : la bourgeoisie opère en permanence sur l'instabilité essentielle du parti.

Ce qui fait de Staline et de Mao de grands dirigeants prolétariens, par-delà leurs différences, qui sont énormes, c'est entre autres choses cette conviction que le projet prolétarien est constamment à

reconquérir, constamment instable et rongé du dedans ; cette conviction que les inerties vont toutes dans le sens de la restauration ; qu'il n'y a nulle part d'ajustement mécanique. Lénine, Staline, Mao, critiquent de plus en plus profondément le mécanisme réactionnaire, le pacifisme, l'attentisme en forme de trahison du réformisme et du révisionnisme. Le parti, qui est ce par quoi le prolétariat s'ajuste à sa propre pratique de classe dans la dimension du projet, de l'édification étatique, le parti doit lui-même être en retour ajusté.

C'est en lui que se ramassent aussi les plus grandes pesanteurs. Contre cette menace ne vaut qu'une contre-menace. Staline et Mao divergent absolument à partir de là, mais cette divergence est interne à l'histoire du prolétariat, interne au mouvement dialectique du marxisme-léninisme.

Staline n'a vu qu'une seule contre-menace possible : la terreur, omniprésente. Se méfier, inlassablement, du parti d'abord (quasiment exterminé dans les années trente), des masses tout aussi bien, au moindre soupçon de mollesse ou de résistance dans le grandiose bouleversement industriel.

Mao part de la même idée : la transition met cet objet dialectique, le parti, à rude épreuve. Et la transition est longue : « La lutte qui décidera de la victoire du socialisme ou du capitalisme s'étendra encore sur une longue période historique. » Mais la réponse est le renversement de celle de Staline.

La réponse, c'est : avoir confiance, inlassablement, dans les masses d'abord (la confiance dans les masses est l'élément central de la contre-menace), dans le parti ensuite, et surtout dans la corrélation écartelée des deux : révolution culturelle prolétarienne, à la fois assaut des masses, dans leur visée non étatique de l'Etat, contre les stabilisateurs réactionnaires du parti et rétablissement, régénération, révolutionnarisation du parti lui-même en tant qu'instabilité, en tant que lisière, en tant qu'inducteur dialectique du communisme.

Qu'opposent à ces formidables dialectiques de l'histoire, à ces objets instables, à ces levées prolétariennes d'une violence et d'une richesse inouïe, les petits professeurs de l'embuscade désirante ?

Qu'opposent-ils, ici même, à ces labeurs de prévision et de révolte immergée au plus profond des divisions ouvrières, qui composent la force affirmative sans équivalent des militants maoïstes ?

Qu'ont-ils à faire valoir contre ces pensées bâties en force à même le réel, et sans cesse refondues et traversées de part en part par les interpellations prolétaires ?

Existe-t-il quelque chose qui vaille le projet de se laisser arracher des mains par les masses l'idée du parti, qui, en France, n'est pas établi et joué, mais à proposer et refaire ?

Quel « désir » vaudra jamais celui, déployé dans tous les enchevêtrements et tous les contre-courants profonds de notre histoire, que formulent les marxistes-léninistes : remettre aux mains de la classe ouvrière la question de son parti communiste de type nouveau ?

Quel est leur dernier mot, à ces adversaires haineux de toute politique révolutionnaire organisée ? Lisons : accomplir « ce processus qui se trouve déjà accompli en tant qu'il procède » [Anti-Œdipe, p. 459]. Bref, couler comme un pus.

De telles maximes, au fond, sont innocentes.

Regardons-les, ces vieux kantien qui font semblant de jouer à casser les bibelots de la Culture. Regardons-les : le temps presse, et déjà ils sentent la poussière.

II. Le fascisme de la pomme de terre

La formulation la plus générale - la formulation ontologique - du bilan des années soixante se dessine aujourd'hui. Au coeur de la question, il y a que la levée de masse de mai 68, révolte populaire sans précédent, n'eut pas, aux yeux de ses protagonistes intellectuels, d'ossature de classe tangible et qu'elle fut réfléchi, de ce fait, comme une insurrection du multiple.

Étudiants, ouvriers, employés semblaient s'être levés parallèlement, dans une sorte de tempête horizontale, de dispersion cumulative, où de surcroît la petite bourgeoisie intellectuelle pouvait revendiquer le rôle d'avant-garde tactique.

L'attaque immédiate contre les pseudo-centres syndicaux, et plus encore contre leur garant politique bourgeois, le P.C.F., était dans sa forme objective une composante essentielle de la tempête. Toute unité extérieure de type bourgeois était violemment récusée. Mais il s'en fallait de beaucoup que la révolte contre les pseudo-centres ouvre sur-lechamp à la pensée maoïste neuve : celle d'un centre de type nouveau (du parti de type nouveau), nouveau non seulement dans son être, mais dans son processus.

A la différence de nombre d'ouvriers révolutionnaires, dont c'était la question, la petite bourgeoisie intellectuelle, dans sa masse, résista à se laisser traverser par la question maoïste, parce qu'il s'agissait là de reconcentrer ce dont l'absence apparente, au fond, lui agréait : le point de vue de classe prolétarien. Pour protéger ce qui l'avait catapultée sur le devant de la scène (la dialectique d'une révolte de masse étendue et d'une direction prolétarienne défaite, d'une idéologie vigoureuse et d'une politique inexistante), la petite bourgeoisie intellectuelle forgea en toute hâte les concepts à travers quoi les faiblesses organiques de la situation se changeaient en autant de forces apparentes.

Elle déchaîna dans les nuées de la pensée pure l'orage du Multiple contre les prétentions de l'Un. A bas les centres, quels qu'ils soient ! Vive la dispersion en tant que telle ! L'ontologie revint à l'école de Mégare : seul le multiple est affirmatif, l'Un est son spectre oppressif tout pétri de ressentiment.

Voyons que la force transitoire du polycentrisme échevelé s'alimentait aux réalités de la tempête. Attaquer de toutes parts les « unités » de type bourgeois (l'unité syndicale, l'unité nationale, l'unité de la « gauche ») était le vif du mouvement. Mieux vaut l'orage multiple des révoltes que la tutelle unificatrice d'une politique bourgeoise, c'est bien vrai. Mais, en même temps, on pouvait lire sans mal, sous les prétextes anti-organisationnels, le rejet du point de vue de classe.

Le thème en était qu'il fallait additionner les révoltes (immigrés, femmes, écologistes, soldats, prisonniers, écoliers, homosexuels, etc.), dénombrer à l'infini les forces sociales ponctuelles, mais combattre obstinément tout ce qui s'apparentait à l'unification politique du camp du peuple, saisi dans sa flexion antagonique, dans son être de classe vivant. L'organisation, sa prétendue « hiérarchie castratrice », avaient bon dos : l'Un du multiple révolté est question de contenu, de politique du peuple.

L'organisation n'est que la forme, la logique de ce contenu. On se cachait derrière les maladresses, ici ou là, de la forme pour dénier le contenu. Derrière la haine du militantisme se camouflait mal la haine de la lutte des classes.

Sur ce sol friable, on vit bientôt que l'Un prenait sa revanche, sous les dehors désolants du retour en force des politiciens bourgeois de l'Union de la gauche. Au bout du Multiple, il y a le Despote révisionniste, au bout des plaisanteries littéraires de Deleuze, le sourire ministériel de Marchais, ou le despote fasciste, la face médusante de ces généraux phraseurs dont notre histoire a le secret. Car, si le peuple n'a pas sa propre politique

il fera celle de ses ennemis : l'histoire politique a horreur du vide.

De ce vide, qu'à l'occasion ils encensent sous les figures du nihilisme et de l'esthétique du désespoir, les dirigeants idéologiques de la petite bourgeoisie font toujours commerce, soucieux qu'ils sont avant tout de n'avoir pas à choisir et de bénéficier des avantages - considérables - que leur concède la politique bourgeoise, spécialement le parlementarisme « démocratique », tout en se parant des dépouilles de la révolte.

Ce que ces gens abominent, et entendent noyer, selon les cas, dans l'absoluité de l'Un ou la pulvérulence du Multiple, c'est la division en deux, c'est la dialectique.

Il est à cet égard intéressant de constater que, dans "Rhizome" [Le rhizome, c'est la « tige souterraine des plantes vivaces qui pousse des bourgeons au-dehors et émet des racines adventives à sa partie inférieure ». Pour Deleuze et Guattari, cet être botanique qui prolifère à la charnière du floral et des racines est le modèle d'une multiplicité sans principe unitaire d'engendrement.

Le rhizome s'oppose à la racine pivotante, ou à l'arbre cartésien étageant ses branches à partir de la solidité du tronc. C'est la pomme de terre contre le pissenlit ou le sapin], les singes rusés des multiplicités, les chefs de la troupe anti-marxiste, Deleuze et Guattari, s'en prennent ouvertement au principe dialectique central: un se divise en deux. Voyons le tour.

« Un devient deux : chaque fois que nous rencontrons cette formule, fût-elle énoncée stratégiquement par Mao, fût-elle comprise le plus « dialectiquement » du monde, nous nous trouvons devant la pensée la plus classique et la plus réfléchie, la plus vieille, la plus fatiguée (...). Le livre comme réalité spirituelle, l'Arbre ou la Racine en tant qu'image, ne cesse de développer la loi de l'Un qui devient deux, puis deux qui deviennent quatre. [...] La logique

binaire est la réalité spirituelle de l'arbre-racine. [...] Autant dire que cette pensée n'a jamais compris la multiplicité : il lui faut une forte unité principale supposée pour arriver à deux suivant une méthode spirituelle » (p. 13-14).

On ne prendra pas Deleuze et Guattari pour des analphabètes. Il faudra donc les tenir pour des escrocs. Avant de donner aux lecteurs la directive bouleversante : « Soyez la Panthère rose, et que vos amours encore soient comme la guêpe et l'orchidée, le chat et le babouin » (p. 74), ils devraient avertir qu'antérieurement à ces métamorphoses ils les tiennent pour des crétiens.

Seul un crétin peut confondre la formule dialectique marxiste « un se divise en deux » avec le généalogisme pour arbre de famille que recouvre l'énoncé deleuzo-guattaresque « un devient deux ». Car ce que dit la dialectique est l'exact opposé de la « forte unité principale » qu'on lui impute ainsi, c'est l'essence divisée du mouvement comme Un, c'est-à-dire un principe de double précarité de l'Un :

a) L'Un n'a aucune existence en tant qu'entité, il n'y a d'unité que du mouvement, tout est processus.

b) Le processus lui-même a pour être interne la scission. Pour un marxiste, penser l'Un, c'est penser l'unité des contraires, c'est-à-dire le mouvement comme scission. La pensée dialectique est la seule pensée de révolte en ce que, justement, elle ébranle jusque dans sa racine l'omnipotence de l'Un : pour elle, l'essence de l'Un, c'est le travail de l'antagonisme qui le constitue, c'est le Deux.

L'arboriculture « dialectique » de Deleuze-Guattari, tout absorbée qu'ils sont à opposer la philosophie « multiple » de la pomme de terre au despotisme vertical de l'arbre, n'est que pénible falsification. Lénine déjà marquait que l'essence de la dialectique n'est jamais l'unité forte et présupposée, mais l'unité des contraires, ce qui aussitôt relativisait sans retour le concept de

l'Un : « L'unité (coïncidence, identité, équivalence) des contraires est conditionnelle, temporaire, transitoire, relative. La lutte entre contraires s'excluant mutuellement est absolue, comme sont absolus le développement et le mouvement. »

Le problème de la dialectique n'est certes pas celui d'une force excessive de l'Un, bien plutôt celui de sa faiblesse. Penser tout de même l'unité, fût-ce comme déchirement et travail de la division, c'est à quoi philosophiquement il faut s'employer contre le manichéisme gauchiste, lequel perd le fil de l'unité des contraires, et ne voit de salut que dans le doublement de l'Un, doublement qui l'inverse en son contraire, car en dialectique deux fois Un ne fait pas Deux, mais derechef Un, le seul Deux qui vaille étant l'essence en devenir du Un.

« Un se divise en deux » veut toujours dire : « Un est égal à se-diviser-en-deux », et jamais « un devient deux ». C'est vrai de l'amibe - comme unité vivante se reproduisant - aussi bien que de la société capitaliste, unité d'une lutte à mort entre deux politiques antagonistes.

A quoi bon dès lors, pour Deleuze et Guattari, ces petites malversations ?

C'est qu'ils ont reconnu dans la dialectique leur véritable adversaire.

La force historique transitoire de Deleuze lui est venue d'être le chantre du multiple révolté contre l'Un bourgeois (lequel à son tour n'est l'Un que du deux qui le constitue comme rivalité : deux superpuissances, deux bourgeoisies, classique et bureaucratique d'Etat). Tant que l'Un bourgeois est la cible antagonique de Deleuze, dans le temps de la levée contre les pseudo-centres, la clientèle des révoltes éparses peut marcher.

Que faire contre l'Un du prolétariat, lequel, en tant que scission, est justement cet Un mobile et précaire où la révolte, à travers l'élément d'antagonisme qui la traverse, trouve non seulement son lieu, mais sa dimension affirmative ? Deleuze et Guattari n'ont découvert que cette pauvre ruse : réduire de force la dialectique à l'Un de la métaphysique réactionnaire. Ainsi s'imaginent-ils conserver le monopole de l'ontologie des révoltes.

Le malheur est que la ruse ne sert à rien, vu que l'ontologie en question, contournant la dialectique, se bâtit contre toute pensée de l'antagonisme. Et la voilà qui valide aujourd'hui avec équanimité n'importe quelle figure du faire ou du parler. C'est logique : vous ne pouvez pas penser et exalter le multiple pur (le Rhizome) sans vous déjeter dans le conservatisme le plus plat, le plus sûr entérinement de tout ce qui est. Vous aurez non seulement la panthère rose, le babouin et l'orchidée, mais l'ours blanc, dont on sait qu'il doit sa forme allongée à son régime exclusivement ictyophage, le chacal pelé des oasis ultimes, la teigne et la panoplie de toutes les herbes puantes qu'on voit aux palissades des chantiers qui n'en finissent plus.

Les grands principes de l'ontologie du multiple sont à eux seuls l'illustration de ce conservatisme, de cet acquiescement d'esthète à la proliférante splendeur des ordures.

Notons d'abord que, de toutes les multiplicités possibles, Deleuze et Guattari n'en haïssent qu'une seule, le deux, figure détestable du choix (du choix de classe), support de ce qu'ils réprouvent le plus au monde, la morale, qui implique l'option, la politique, puisqu'il n'y en a que deux, la prolétarienne et la bourgeoise : « C'est pourquoi on ne peut jamais se donner un dualisme ou une dichotomie, même sous la forme rudimentaire du bon et du mauvais »(p. 28).

Toute scission éludée, tout choix circonvenu, le Rhizome va son train vers l'apologie débridée du n'importe quoi. C'est le premier

principe : « N'importe quel point d'un rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre, et doit l'être » (p. 18). C'est le « doit l'être » qui est fameux.

Comprenez : - en un premier sens, qu'il n'existe que des individus, dont il importe qu'ils puissent se toucher les uns les autres sans qu'aucune loi, aucune exigence de classe, ne les écarte de la jouissance des contacts illimités - théorie des rapports « sociaux » comme immédiateté du corps ; - en un deuxième sens, l'idéologie politique fédéraliste, seule issue d'une politique du multiple, d'une politique anti-dialectique ; que toutes les « luttes » se contactent, et de ce magma égalitaire connecté, « convergent », comme ils disent, de cette pomme de terre rhizomatique parlementaire sortira quoi ?

A froid, nos innocents répondent : la Fête ! L'histoire parle un autre langage. On sait, au moins depuis la Commune, que ces « convergences de luttes » démembrées sont l'avant-veille de l'échec, du massacre, et de la restauration de l'Un sous ses espèces militaires les plus répugnantes. Sectateur du Rhizome, souviens-toi du Chili ; - en un troisième sens : tout communique avec tout, il n'y a pas d'antagonisme irréductible.

Il n'y a pas la bourgeoisie d'un côté, le prolétariat et le peuple révolutionnaire de l'autre. Voilà pourquoi tout est tubercule informe, pseudopodes du multiple. Pour le coup, l'Un prend sa revanche au régime de l'interconnexion universelle.

En vérité, c'est la dialectique maoïste qui pense la faiblesse antagonique de l'Un, parce qu'elle appréhende qu'il y a du non-connectable, que, dans l'unité de leur mouvement conflictuel, chaque terme de la contradiction ne cesse de trancher ce qui le connecte à l'autre.

Tel est par exemple le processus du parti de classe : concentrer à travers la pratique de l'antagonisme, les moyens de séparer radicalement la politique révolutionnaire du peuple de toutes les

formes de la politique bourgeoise. Deleuze et Guattari ne font que catapulte dans l'ontologie le statut qui est le leur : manger à tous les rateliers.

C'est de là que prend son essor le concept « pur » de la multiplicité. Examinons plutôt : « Principe de multiplicité : c'est seulement quand le multiple est effectivement traité comme substantif, multiplicité, qu'il n'a plus aucun rapport avec l'Un comme sujet ou comme objet, comme réalité naturelle ou spirituelle, comme image et monde. Les multiplicités sont rhizomatiques, et dénoncent les pseudo-multiplicités, arborescentes. Pas d'unité qui serve de pivot dans l'objet, ni qui se divise dans le sujet. Pas d'unité ne serait-ce que pour avorter dans l'objet, et pour « revenir » dans le sujet.

Une multiplicité n'a ni sujet ni objet, mais seulement des déterminations, des grandeurs, des dimensions qui ne peuvent croître sans qu'elle change de nature » (p. 21-22).

Le seul passage de ces assertions brouillées qui ait quelque sens est un parasitage de la dialectique. Dans ces « dimensions qui ne peuvent croître sans qu'elle [la multiplicité] change de nature », on reconnaît bizarrement la loi de conversion du quantitatif en qualitatif.

Le reste est au régime de l'incantation : le Multiple n'est en effet une catégorie pensable que dans son rapport contradictoire à l'Un. Toute pensée du multiple pur véhicule comme son ombre une pensée de l'Un pur, et l'on voit du reste, jusque dans l'usage de la majuscule, ce spectre hanter le discours de Deleuze-Guattari, comme ce contre quoi il feint de s'édifier, mais qu'il conforte du dévoiement unilatéral et exalté de son contraire.

C'est particulièrement clair dans la définition récapitulative, où Deleuze-Guattari, sentant qu'ils sont aux pièges grecs de l'Un et du Multiple, imaginent qu'ils ont changé de terrain : « Le rhizome ne se laisse ramener ni à l'Un ni au multiple. Il n'est pas l'Un qui devient

deux, ni même qui deviendrait directement trois, quatre ou cinq, etc. Il n'est pas un multiple qui dérive de l'Un, ni auquel l'Un s'ajouterait ($n + 1$). Il n'est pas fait d'unités, mais de dimensions. Il constitue des multiplicités linéaires à dimensions, sans sujet ni objet, étalables sur un plan de consistance, et dont l'Un est toujours soustrait ($n - 1$) » (p. 61).

Echec complet ! La soustraction de l'Un ne fait que métaphoriser le besoin qu'ont Deleuze-Guattari, dans la construction des « multiplicités » et de l'Un et du Multiple, et de « n » et de « 1 ». La transparence du bilan politique est un exercice d'école, s'agissant du modèle soustractif $n-1$.

Il s'agit d'en appeler aux révoltes de masse, moins le facteur d'unité antagonique, moins la traversée qu'elles subissent du point de vue de classe.

Il s'agit d'en appeler aux idées de la révolte, moins la systématisation marxiste.

Il s'agit d'en appeler aux forces de la révolution moins le parti prolétarien.

Mais ces multiplicités, n'étant pures que de ce « moins », le valident à l'extérieur d'elles-mêmes comme ce qui perdure, intact, de l'Un qui leur est irréductiblement hostile.

On l'a vu en mai 68 : s'il y a la révolte de masse, mais pas l'antagonisme prolétarien, il y a l'antagonisme bourgeois (la politique bourgeoise) victorieux. S'il y a des idées justes, mais pas le marxisme, il y a la remise en selle des réformistes bourgeois du P.S. S'il y a les forces objectives, mais ni programme ni parti, il y a la revanche parlementaire pompidolienne, il y a le retour sur la scène du P.C.F. et des syndicats.

Les multiplicités deleuziennes sont un combiné nul, de faiblesse et d'impuissance, du multiple révolté et de l'Un bourgeois. Penser le multiple hors du deux, hors de la scission, c'est pratiquer en extériorité la dictature de l'Un.

Dire que la grandeur et la vertu des choses c'est d'être elles-mêmes « moins » (c'est-à-dire en coexistence externe avec) ce qui leur est antagonique, voilà finalement le tout de l'affaire. Là où il s'agit de rompre, en forgeant l'unité interne de ce qui, dans le multiple, se divise antagoniquement d'avec l'adversaire, Deleuze-Guattari proposent une soustraction, une indifférence plate. Les multiplicités, se soustrayant l'une à l'autre comme Un, coexistent pacifiquement. Jouer dans son coin, telle est la maxime des multiplicités rhizomatiques.

Et notez bien qu'au passage Deleuze et Guattari ont virtuellement fait une découverte fondée. Que nous disentils d'autre, sinon que la division du peuple ne lui est pas inhérente, mais qu'elle est organisée par l'Etat bourgeois, que le caractère d'unité séparée de cet Etat est le point d'où s'opèrent toutes les grandes différences, toutes les stratifications, toutes les hiérarchies, en sorte qu'en effet c'est parce qu'il est non populaire, soustrait au peuple, que l'Etat comme Un entretient le peuple comme multiple, comme partiellement dressé contre lui-même ?

Les maoïstes voient aussitôt dans cet aspect des choses la dimension de classe de l'Etat, à l'oeuvre dans ce qui en est le corps historique réel et l'enjeu permanent : l'organisation en dictature bourgeoise de tout le peuple. La conclusion ne fait aucun doute : il n'est d'unité reconquise du peuple que dans l'affirmation antagonique de l'autre point de vue de classe, le prolétarien, et dans la destruction par les masses de l'unité bourgeoise, ayant l'Etat comme centre.

Pour Deleuze et Guattari, il en va tout autrement. De ce que l'Un bourgeois fait la division du peuple, ils concluent à l'excellence de la division pensée comme indifférence à l'Un, comme non-

antagonisme. L'Etat est l'Un de notre faiblesse multiple ?

Soyons divisés plus encore, affirmons soustractivement notre division, et nous serons nous-mêmes pleinement. Quel nous-même ? Celui-là que prescrit l'Un, en vérité. Il faut le dire : c'est à l'excellence de l'Un bourgeois que Rhizome conclut dans les faits. Peut-on rêver pareil désarmement, pareille complaisance au pire ?

Quiconque renonce à l'antagonisme et pense dans l'élément du multiple affirmatif indifférent a besoin de s'incliner tôt ou tard, sous couvert de culte des Moi, devant les puissances politiques réelles, devant l'unité étatique séparée. C'est pourquoi Deleuze et Guattari sont des idéologues préfascistes. Négation de la morale, culte de l'affirmatif naturel, répudiation de l'antagonisme, esthétisme du multiple laissant subsister hors de lui, comme sa condition politique soustractive et sa fascination indélébile, le Un du tyran : on se prépare à courber l'échine, on la courbe déjà.

Il ne suffira pas à Deleuze et Guattari, pour se laver de l'accusation de fascisme, d'arguer, pirouette dont on connaît l'aune, qu'ils le sont plus encore qu'on ne le croit [« On nous a traités de fascistes ; nous ne le serons jamais assez, tant nous sommes conscients, nous au moins, que le fascisme n'est pas celui des autres seulement. Les groupes et les individus contiennent des microfascismes qui ne demandent qu'à cristalliser" (p. 28)]